

LAURENCE PLAZENET

**LA BLESSURE  
ET LA SOIF**

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

L'AMOUR SEUL, Éditions Albin Michel, 2005.

LA BLESSURE ET LA SOIF



LAURENCE PLAZENET

LA BLESSURE  
ET LA SOIF

roman

*nrf*

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage, du soutien du Centre national du livre.

© *Éditions Gallimard, 2009.*



*« Vous êtes morts » : il ne vous faut plus qu'une impénétrable retraite pour vous servir de tombeau ; il ne vous faut qu'un drap mortuaire, un voile sur votre tête, un sac sur votre corps, d'où soient bannies à jamais toutes les marques du siècle, toutes les enseignes de la vanité. Cela est fait : « Vous êtes morts. »*

Bossuet, *La Vie cachée*.

*Dieu brisera les os à toute âme qui  
veut plaire aux hommes.*

Psaume 53, 6

*Mon Dieu ! Hâtez-vous de venir.*

Jean-Armand Le Boutillier,  
abbé de Rancé, à l'heure de sa mort.



*Ils ont coupé mes mains. M. Hamon tenait le rasoir. Il prit garde de ne pas abîmer les poignets. Quand il eut fini, ils enveloppèrent mes mains dans un linge. Ils les placèrent dans une boîte noire que M. de Tréville, debout près de M. Hamon, lui tendait. M. Viel a ramassé les esquilles pour les donner à ses neveux.*

*Ils coupèrent ensuite des mèches de mes cheveux. M. Silvestre en retint une, qu'il effleura des lèvres avant de la glisser dans un sachet de toile que sa sœur lui avait confectionné la nuit précédente. Il le porte sur sa poitrine tous les jours que le Seigneur fait. Le lien, qui est en cuir, irrite son cou, sous la chemise et le pourpoint. Lorsqu'il chevauche, il y pose les doigts.*

*M. Hamon fit un signe. On me dépouilla et il incisa entre les côtes. Il sortit le cœur. Ma Sœur Agnès de la Mère de Dieu s'est penchée. Dans le sang qui coulait, elle a trempé, pour faire des reliques, plusieurs pièces de drap. Ma Sœur Geneviève de l'Incarnation, à sa gauche, les recevait dans une bassine.*

*Ils ont scié mon crâne.*

*C'était dans l'infirmierie. Un peu de lune a passé par une des fenêtres, à gauche, au-dessus du panneau d'un volet qui*

*joignait mal. Je me souviens avoir tenté, une fois, d'y mettre bon ordre, parce que, les jours de grand vent, il grinçait sur ses gonds. J'étais avec M. de Rebergues. C'était en août et on fanait.*

*Mon cœur a été renfermé dans un tissu brodé, dont les extrémités étaient bordées d'épaisses franges rouges, telles que les tapissiers en usent. Il fallut sécher un pan qui avait glissé sur la table. Ensuite, M. Hamon déposa son paquet dans un coffret de métal avec une serrure.*

*Ils ont pris, aussi, mon foie. Mon pied droit.*

*Quelqu'un a entrebâillé la porte. Le temps pressait. Les veilleurs arrivaient.*

*M. de Saint-Elme et M. de Rebergues saisirent une sacochette où ils dissimulèrent mon cœur. Ils saluèrent et sortirent aussitôt après. Notre Mère de Saint-Jean avait pris garde que leurs chevaux les attendissent. Ils se rendirent à Paris à bride abattue. Ils parvinrent à l'hôtel de Clermont avant que la lumière fût levée.*

*Ils heurtèrent à la porte. Des valets accoururent. M. de Saint-Elme et M. de Rebergues, d'une seule voix, demandèrent à voir Mme de Clermont. La maison dormait. Les domestiques protestèrent qu'ils ne réveilleraient pas leur maîtresse. Une fille descendit. Elle reconnut M. de Saint-Elme. Ils se jaugèrent du regard et elle dit qu'elle chercherait Mme de Clermont. Lorsque celle-ci fut venue et qu'on lui eut remis son coffret entre les mains, lui déclarant selon mes instructions ce qui s'y trouvait, elle perdit connaissance.*

*La servante, qui était restée au fond de la pièce, tandis que M. de Saint-Elme et M. de Rebergues parlaient à Mme de Clermont, se précipita. Elle s'accroupit sur les talons; la tête de Mme de Clermont reposait sur ses cuisses. Un moment, elle parut la bercer lentement, comme on fait un*

*enfant. D'abord interdits, M. de Saint-Elme et M. de Rebergues se portèrent au secours de leur hôtesse. Ils aidèrent à lui frapper dans les mains. Ils lui firent respirer du vinaigre. Ils furent longtemps embarrassés à la faire revenir. Ses paupières étaient closes et ses lèvres entrouvertes; elle semblait s'entretenir avec des personnes qu'ils ne verraient pas.*

*Quand ils conçurent enfin que Mme de Clermont les entendrait, ils mirent genou à terre et, ainsi que je les avais suppliés qu'ils fissent, ils la conjurèrent de trouver en elle la puissance d'un pardon sans lequel je pensais que le repos à jamais m'échapperait. Ils insistèrent, lui disant quel trouble béant je laissais au monde, quelle serait leur souffrance tous les jours où je ne serais plus pour eux que de l'incertitude, au milieu même de leurs prières. Combien il serait cruel que je ne leur inspirasse plus que doute et angoisse, que je ne fusse plus qu'une vapeur qui se dérobe aux lèvres qui tentent de la saisir, après avoir été comme la joie et la brûlure du Verbe, dont je leur avais donné communication, lorsqu'ils étaient plongés dans les ténèbres. Ils lui murmurèrent que le silence est du discours et que, sans doute, je n'avais pas cessé de m'adresser à elle. J'avais perdu la langue des choses visibles et de leurs créatures, mais aurais-je oublié une femme à qui j'avais prié que, mort, ils me confiassent, ne jugeant pas, alors que je me trouvais presque à la face de Dieu, qu'il y eût d'autre tombeau auquel je fusse destiné? Comme elle se taisait, ils se retirèrent.*

*Mme de Clermont était assise sur la grande chaise tapissée de cuir où, souvent, j'avais jeté mes gants, mon chapeau. La grande chaise de cuir où j'avais, un soir d'hiver, remonté sa jupe. Elle y demeura jusqu'à sept heures et demie après dîner. Muette.*

*Le même jour, à minuit, mes amis se retrouvèrent au Faubourg. Eux aussi étaient silencieux, et ils portaient des capuches qui cachaient leurs visages. Le rendez-vous était dans la petite chapelle où l'on expose le Saint-Sacrement. Ce fut M. d'Angers qui célébra l'office. On ne chanta pas. Le moment venu de se séparer, ces Messieurs firent le serment que rien ne les disperserait, qu'ils ignoreraient tout du reniement, que le Roi briserait les hommes que nous sommes, pas les Chrétiens qu'ils imploraient que je les aidasse encore à être.*

*Ils ont tenu parole.*

*Mme de Clermont, elle, ne quitta pas sa désolation.*

*Au bout de six années, la femme qui la servait venant l'éveiller, elle trouva la pièce vide et la fenêtre de la chambre qui donnait devant le lit grande ouverte. L'aube n'avait pas tout à fait paru.*

*Cette femme appela Mme de Clermont. Elle ne pouvait pas penser qu'elle fût sortie si tôt sans rien lui dire. Elle passa dans le cabinet à côté : il n'y avait personne. Mme de Clermont ne demeura pas longtemps introuvable. Son corps était élané sous la fenêtre, tout vêtu, souliers aux pieds, les bras nus sous le coude néanmoins, qui étaient blessés. On débattit beaucoup, soit que Mme de Clermont eût voulu aider son âme à quitter ce monde, soit qu'elle eût désiré respirer la fragrance de ses petits matins, qui était presque la seule chose qu'elle en avait jamais purement aimée, et qu'elle eût, un moment, perdu la vue de ce qu'elle faisait.*

*Les morts ne hurlent pas. Ils ne se rencontrent pas non plus, dans leur éternité. Le ciel se voila de ténèbres. Tout ce qu'il y avait de nuages sur Paris enfla et creva, de même qu'à Londres, à Rome, à Madrid, à Constantinople. Ils battirent les fleuves et les campagnes, les îles ardentes dont j'avais murmuré le nom chez les historiens. Ils battirent les*

*plaines au-devant du mont Liban. Ils labourèrent les déserts, piétinèrent les précipices. C'était l'orage qui gronde dans nos chagrins, et que nous renfermons d'ordinaire, n'ayant que des larmes, des cris brefs, des sursauts de bêtes, à donner en pâture à nos pires douleurs. Enfin, la pluie atteignit le bout du monde dont j'étais revenu sans avoir apaisé mon cœur ni su vaincre le tremblement de mes mains. Elle tambourina sur les trois terrasses. Elle ruissela jusqu'à la rivière aux Eaux d'or, sous les cinq ponts, contre les tuiles de l'Harmonie suprême, alla troubler ce lac secret enclos au milieu de la terre, la cabane où j'avais cru entrevoir la paix, et ce n'était que l'amour, la paume renversée d'une fleur de lotus. — Alors, elle reflua.*

*Nous étions consumés. Pour autant que Dieu ou le temps consomment rien de ce qu'est la vie d'un homme, que le ressassement l'emporte sur le mystère, le fragment sur l'immensité noire que les paupières, quand nous rêvons, ouvrent dans la nuit même.*

*Ce doute est une prière. Infinie est sa première syllabe.*

*Je n'ai plus de bouche ni de lèvres. Je suis au-delà des mondes, l'étonnement, la stupéfaction, la ferveur, l'espoir et la désespérance.*





1650-1656



JUIN 1650

*Première journée*

Soleil de Midi.

Il pourchasse la dernière fraîcheur que le matin a laissée dans une allée de traverse d'un grand jardin d'Île-de-France. Un peu de brume lève du sol. L'air tremble. À l'angle d'un parterre, cinq ou six laquais abritent sous des ombrelles bleues une femme et trois petits garçons. Sa nourrice tient en lisière un quatrième enfant ; il porte encore la robe et le bonnet. Des suivantes entourent le groupe. Un jardinier agenouillé présente des corbeilles à deux anses remplies de fruits disposés sur du feuillage. Les commis qui ont porté les corbeilles sont rangés derrière lui. Ils se sont découverts. Ils dévorent du regard la femme, les enfants, les rubans cousus aux habits, les breloques piquées à la taille ou dans le pli des jupes, le manche d'ivoire des ombrelles.

La silhouette d'un cavalier apparaît à l'extrémité du chemin. C'est à plus de vingt toises. Nul ne le voit. Il avance. Il s'immobilise. Démonte. Vacille. La tête lui tourne.

De toutes ses forces, l'homme serre dans ses mains les guides du cheval. Il pose le front contre le poitrail de la bête. L'animal et son maître sont couverts de poussière. La sueur y

trace des rigoles. L'odeur est forte. La respiration de l'inconnu se fait plus rauque. Ses culottes sont tachées, roides à cause de caillots de boue séchée qui sont incrustés dans le drap.

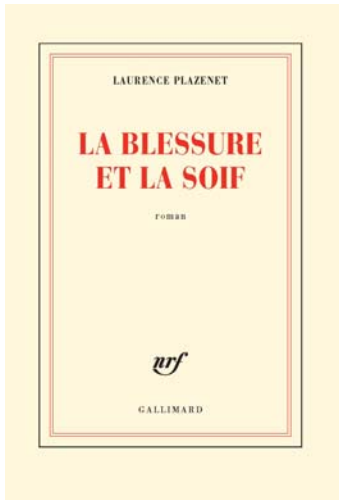
L'homme porte la main droite à sa gorge. Il étouffe. Il s'effondre d'un coup.

Un des laquais a tendu le bras. Tous les visages se tournent vers la direction qu'il indique. La lumière qui tombe d'aplomb, les vêtements bruns du cavalier, couché par terre, permettent mal de le discerner. Un oiseau, plusieurs fois, lance le même trille. Le jet irrégulier d'une vasque émet par saccades un son plus fort. La jeune femme murmure quelques mots. Ses lèvres ont à peine remué, mais plusieurs domestiques aussitôt se précipitent. Leur course, décomposée par la chaleur, semble très lente.

L'homme rouvre les yeux. Il ne bouge pas. Le sable sous sa pommette en irrite le saillant. Il voit les souliers des laquais qui approchent : ils ont des boucles qui brillent à chaque pas. Quand on se penche sur lui, il essaie de dire son nom. Il veut articuler qu'on cherche les papiers qui sont dans son portemanteau, dissimulés sous la doublure des basques. Il faut découdre un peu l'étoffe, glisser la main jusqu'à un pli intérieur qui fait une poche. La gorge le brûle. Aucun son ne sort de sa bouche.

Les enfants ont pris les mains de leur mère. Le plus grand a mis sa joue contre sa hanche. M. de La Tour entend la soie qui se froisse. Il regarde comme à l'instant de mourir la main nue que la mère pose sur l'épaule de l'enfant. Il s'abîme dans la tendresse du geste. Il souffre à hurler, sans hurler, et quoiqu'il ne soit pas blessé. Il râle. Il l'ignore. Les plus vraies souffrances, comme les plus vrais amours, ne se connaissent pas.

1650-1656	17
1656-1673	165
1673-1679	449
<i>Table de concordance des noms propres chinois</i>	549
<i>Concordance chronologique</i>	553



# La blessure et la soif

## Laurence Plazenet

Cette édition électronique du livre *La blessure et la soif*  
de *Laurence Plazenet*  
a été réalisée le 08/07/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en juin 2009 (ISBN : 9782070126354)  
Code Sodis : N02533 - ISBN : 9782072025334